



QUELQUES

RUES

ORFÈVRES

JÉRÔME CHENAL
YVES PEDRAZZINI
GUÉLADIO CISSÉ
VINCENT KAUFMANN

QUELQUES RUES
D'AFRIQUE.
OBSERVATION
ET GESTION DE
L'ESPACE PUBLIC À
ABIDJAN, DAKAR
ET NOUAKCHOTT

JÉRÔME CHENAL

GUÉLADIO CISSÉ

ISAKHA DIAGANA

MOUSSA DIOP

VINCENT KAUFMANN

MOUSSA KEITA

EL HADJI MAMADOU NDIAYE

MAMADOU NDIAYE

YVES PEDRAZZINI

BENOÎT VOLLMER

CHEIKH SAMBA WADE

Editions : Lasur©2009

Conception graphique : monokini avec la collaboration de Camille Aymon. www.monokini.ch

Impression : Imprimerie Fleury, Yverdon-les-Bains. www.imprimeriefleury.ch

ISBN 978-2-9700357-6-3

IMPRESSUM

Quelques rues d'Afrique. Observation et gestion de l'espace public à Abidjan, Dakar et Nouakchott.
Jérôme Chenal, Yves Pedrazzini, Guéladio Cissé, Vincent Kaufmann (éds.). École Polytechnique Fédérale de
Lausanne (EPFL). Les éditions du LASUR, 2009.
ISBN 978-2-9700357-6-3

ADRESSES DES ÉDITEURS :

Jérôme Chenal

École Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL)

Laboratoire de sociologie urbaine (LASUR)

Adresse :

EPFL-ENAC-LASUR

BP 2141

Station 16

CH-1015 Lausanne (Suisse)

Tél: + 41 21 693 62 39 / + 41 78 738 59 15

Mail: jerome.chenal@epfl.ch, jerome@chenal.ch

URL: www.epfl.ch, lasur.epfl.ch, www.chenal.ch

Yves Pedrazzini

École Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL)

Laboratoire de sociologie urbaine (LASUR)

Adresse :

EPFL-ENAC-LASUR

BP 2135

Station 16

CH-1015 Lausanne (Suisse)

Tél: + 41 21 693 42 05 / + 41 78 913 21 93

Mail: yves.pedrazzini@epfl.ch

URL: www.epfl.ch, lasur.epfl.ch

Guéladio Cissé

Centre suisse de recherche scientifique en Côte d'Ivoire (CSRS)

Adresse :

CSRS

BP 1303

Abidjan 01 (Côte d'Ivoire)

Tél: + 225 23 47 27 90

Mail: gueladio.cisse@csrs.ci

URL: www.csrs.ch

Vincent Kaufmann

École Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL)

Laboratoire de sociologie urbaine (LASUR)

Adresse :

EPFL-ENAC-LASUR

BP 2135

Station 16

CH-1015 Lausanne (Suisse)

Tél: + 41 21 619 11 11

Mail: vincent.kaufmann@epfl.ch

URL: www.epfl.ch, lasur.epfl.ch

REMERCIEMENTS

Nos remerciements vont, à Nouakchott, à l'INRSP (Institut National de Recherche en Santé Publique) et en particulier au Professeur Lo Baidy, Directeur de l'Institut. Ils vont, à Dakar, à toute l'équipe de l'ENDA-Graf (Guédiawaye). À Abidjan, à nos collègues du Centre Suisse de Recherche Scientifique ; à Lausanne, à l'École Polytechnique Fédérale (EPFL) à travers le Laboratoire de Sociologie Urbaine qui a assuré financièrement la réalisation de cet ouvrage. La liste ne serait pas complète sans remercier les photographes qui ont œuvré à Dakar, Nouakchott et Abidjan pour notre recherche ; un grand merci à Boubacar Touré Mandemory, Benoît Vollmer et Jean Gahue. Enfin, nos remerciements vont à ceux qui, de près ou de loin, en Suisse et en Afrique, « passants ordinaires » de nos rues, chercheurs ici et là, amis, tous ensemble ont permis à ce livre d'exister.

ACKNOWLEDGEMENT

Cet ouvrage a été réalisé grâce au soutien financier du projet du LASUR « Urbanisation, espace public et gestion urbaine durable en Afrique de l'Ouest : processus d'exclusion et d'intégration sociales à Dakar et Nouakchott », financé conjointement par la Coopération@EPFL et la Coopération Suisse (SDC/DDC). Il a également reçu le soutien du programme NCCR North-South (DDC/SDC et FNRS/SNF) ainsi que celui de l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL).

Portraits

d'usagers

MOUSSA KEITA, BENOÎT VOLLMER, JÉRÔME CHENAL, YVES PEDRAZZINI

DANS LES TEXTES ACCOMPAGNANT LES PHOTOS, LA TROISIÈME PERSONNE DU SINGULIER EST UTILISÉE LORSQUE C'EST UN TRADUCTEUR QUI PARLE, LA PERSONNE INTERROGÉE S'EXPRIMANT QUANT À ELLE DANS SA LANGUE MATERNELLE (HASSANYA, PULAAR, ETC). LE « JE » CORRESPOND AUX USAGERS S'EXPRIMANT EN FRANÇAIS. LES RÉGIONALISMES OUEST-AFRICAINS ET LES EXPRESSIONS TYPIQUEMENT LOCALES SONT EN ITALIQUE. LES PORTRAITS ONT TOUS ÉTÉ RÉALISÉS EN 2007 DANS LES RUES DE NOUAKCHOTT.

BOCAR DIAW

« Je m'appelle Bocar Diaw et je suis né en 1993. Je viens de la région de St-Louis, au Sénégal. Je suis là, avec mon oncle, à Nouakchott, et je suis là pour apprendre le Coran. Je suis écolier et pendant les vacances j'apprend le Coran, je suis un talibé. On demande la charité pour donner au Marabout, c'est normal, car le marabout est notre chef et nous fait connaître des choses. Il nous apprend le Coran et aussi comment on fait dans la vie, comment faire pour se débrouiller. Le Coran, c'est pour connaître l'Islam. Nous demandons la charité. On donne chaque jour 120 UM au marabout, et si on gagne plus, on peut

le garder pour nous. Le marabout demande tous les jours pour lui et il paie une chambre pour nous. On mange de la charité, le marabout ne nous donne rien, il s'occupe seulement de nous donner un endroit pour vivre, mais pas à manger. On ne mange que de la charité. On dort en haut d'un bâtiment.

Mon niveau d'études, c'est cinq *sourates*. Je suis à l'école aussi. Dans le mois d'octobre ou septembre, je vais au Sénégal. Je suis Sénégalais et mon oncle est ici. Ça ne me plaît pas de demander la charité. Moi, je voulais apprendre l'école et pas forcément le Coran ».



ALASSANE SY

Alassane Sy a 35 ans, une femme et sept enfants. Il « habite » au Sénégal, mais il est à Nouakchott depuis 6 ans. Il va à la recherche de son prochain, c'est son travail ; il mendie et donc demande la charité. Grâce à cela, il a de quoi survivre. Il *monte* [début du travail] à 8 heures jusqu'à midi où il rentre chez lui pour la pause. Puis il revient vers 4 ou 5 heures et mendie jusqu'à 6 ou 7 heures, cela dépend des jours. Il rentre ensuite chez lui.

Il dit qu'il gagne 2.000, et parfois 1.000 et parfois 300 UM ; ça dépend de Dieu uniquement. Il loue une pièce pour 7.000 UM par mois pour son logement. Il n'est jamais resté un mois sans payer sa location depuis qu'il a commencé son travail, Dieu merci, en plus il a peur des crédits.

Il n'est pas né handicapé, mais il a eu une maladie lorsque qu'il n'était pas encore sevré, donc vers un an et demi. Un de ses grands-pères a dit : « Le jeune, qu'est-ce qu'il sait bien marcher ! » et depuis ce jour-là il n'a plus pu marcher. C'est un vieux qui lui a donné le mauvais œil. Son grand frère lui a

payé une télé, car il a l'électricité, mais n'a pas l'eau courante.

Il y a beaucoup de mendiants dans cette rue. Lui, c'est le destin qui l'a fait venir à cet endroit ; cette rue est liée à sa vie.

Il a essayé de mendier ailleurs, vers l'escadron de la gendarmerie, vers le petit marché, mais il ne gagnait rien là-bas et depuis qu'il est venu ici, c'est extraordinaire pour lui.

Un jour, un blanc – un toubab – est venu le voir devant les feux [il mendie à un carrefour] et il lui a donné une enveloppe bien fermée avec 10.000 UM, mais ce jour-là, il a continué à travailler, et a eu encore un peu plus d'argent.

La police vient souvent ramasser les mendiants devant les feux, ils restent deux à trois jours sans manger, enfermés au commissariat, sans rien, pour les empêcher d'aller mendier, et quand ils mangent, c'est que les familles ont amené quelque chose. Mais les policiers ne font pas de racket et n'exigent pas de commission pour cela.



MARIEME MINT MOUSSA N 'DOYE

Marieme Mint Moussa N'Doye vend des voiles. Elle a 28 ans, son père est Wolof et sa maman Mauresque, mais elle se sent comme une Wolof. Son père et sa mère sont venus en 1970. Elle-même est née à Nouakchott. Avant, son mari travaillait, il est le père de quatre enfants, dont des jumeaux, mais elle a été mariée deux fois. Lors du premier mariage, elle a eu un gosse et lors du second mariage des jumeaux et une autre grossesse. Elle s'attend à avoir un autre mari, mais elle n'est plus tellement intéressée. Aujourd'hui, elle est divorcée.

Elle veut gagner et faire des bénéfices et c'est pourquoi elle vend des voiles. Mais elle ne gagne pas beaucoup avec les voiles. Elle ne sait pas vraiment, des jours elle gagne 10 et des jours 15; quel bénéfice sur chaque voile alors? Elle a trois sortes de voiles, elle gagne 100, 200 ou 300, mais parfois elle vend encore d'autres types de voiles et elle gagne plus, mais elle ne peut pas le dire.

Elle habite vers la fin de la ville, à Netec, elle vit avec sa maman. Sa maman travaille, donc ce que gagne Marieme, c'est pour elle. Avec ce qu'elle gagne, elle paye un hangar.

Depuis 2001, elle a commencé ce travail, avant c'était uniquement sa maman qui vendait et elle, elle teignait les voiles. Elle ne connaît pas les autres marchés, elle vient ici [le marché SOCOGIM] parce que sa maman l'a initiée.

Elle a des problèmes avec la police et aussi avec les voitures qui *passent sur elle* et bien sûr avec le soleil. Certaines de ses collègues ont des pare-soleils, mais elle n'en a pas. Si c'est le moment où le soleil est ardent, elle va sous les boutiques, mais les boutiquiers n'aiment pas quand elle est là et elle se fait virer par certains propriétaires.

Son problème: elle n'en a pas. Le seul est d'avoir sa nourriture chaque jour, le reste, elle le met entre les mains de Dieu.



ABDALLAHI OULD MOUSTAPHA

Abdallahi Ould Moustapha a 22 ans, il n'a pas d'enfant et n'est pas encore marié. Il est Maure. Il est arrivé en 2002 à Nouakchott, venant du Sénégal et de la Gambie, mais il est né à Rosso en Mauritanie.

D'abord, il était tailleur et commerçant. Aujourd'hui, il est toujours tailleur, mais en plus il est devenu tapissier. C'est ses parents *qui l'ont récupéré du Sénégal*, qui l'ont mis au marché SOCOGIM à côté de ses autres parents¹.

Son job avance de manière exponentielle et il gagne par mois 100.000 UM [500 CHF] si le travail est constant, mais il l'est rarement. *S'il ne trouve pas son mois*, que la demande n'est pas forte pour les matelas et les fauteuils, il retourne dans les marchés pour faire du commerce directement vers les privés.

Il habite à Arafat, mais n'a pas sa propre maison, car il n'a pas encore suffisamment d'argent pour une maison, mais veut en construire une dans l'avenir. Il est aujourd'hui le chef de famille, car son père est *un peu vieux*. C'est donc lui qui entretient la maison de ses parents. Maman, père, petites sœurs, et ses neveux orphelins ; il prend en charge tous ces gens. Et même ceux qui sont au Sénégal où il envoie régulièrement de l'argent. Dieu merci, ça va très bien.

Pourquoi le marché SOCOGIM? Dieu – merci – lui a ouvert une porte à SOCOGIM, car il était avant au marché du 6^{ème} pour tailler des boubous. Mais depuis qu'il est au marché SOCOGIM, il a plus d'argent et a en plus développé son savoir-faire. Mais le travail n'est pas simple, il faut un esprit mathématique, car il est obligé de réfléchir et d'avoir de la créativité et grâce à cela, il arrive maintenant à subvenir à la famille.

Ils sont deux dans l'atelier. Ce qu'ils gagnent, il divise en trois, une partie pour le patron et pour les deux employés, plus pour l'atelier, l'électricité, et parfois quand un parent est malade, il paye pour des médicaments. Il ne sait pas s'il gagnerait plus ailleurs, mais tout est entre les mains de Dieu. Il paye 12.000 UM de location par mois au patron pour les machines ; c'est lui qui les a achetées. Il est content, il n'a pas de problème sur la répartition des recettes.

Il demande au bon Dieu pour qu'un jour, il puisse entretenir sa famille d'avantage encore. Et aussi pour qu'il puisse être une grande personnalité qui voyage entre l'Europe et la Mauritanie. Il demande aussi qu'il puisse être marié, avoir des enfants.

¹ Synonyme de famille



SALMA MINT DAWA

Salma Mint Dawa dit avoir 35 ans, mais elle n'est pas certaine de son âge. Elle est née à Nouakchott et a cinq enfants. Elle habite dans un quartier précaire : la *kebbe* d'El Mina. Elle y occupe illégalement un espace [une parcelle] et n'a pas de baraque, mais un hangar². Son mari ne travaille pas et c'est elle qui ramène l'argent pour toute la famille.

Dans les rues de Nouakchott, elle vend du thé et du *zrig*, une boisson traditionnelle à base de lait caillé et de lait frais, d'eau et de sucre. Elle *n'a rien à faire avec ce travail*³, mais elle est obligée de le faire pour vivre, et cela malgré la police qui l'embête et les déguerpissements⁴ dont elle est victime. Avant de vendre du thé au marché, elle avait un autre travail, elle vendait des voiles. Mais elle n'arrivait pas à joindre les deux bouts, car les policiers la *fatiguaient*, lui demandant toujours de l'argent. C'était donc difficile de nourrir sa famille. Trop de policiers ; elle a dû laisser son premier travail.

Elle gagne chaque jour de manière instable, parfois 10.000 UM⁵, parfois 2.000 UM de bénéfice par jour, ça dépend de l'offre et de la demande, et parfois elle ne gagne rien. Elle n'a aucune idée de ce que cela représente par mois, elle vit au jour le jour. Mais globalement, elle ne gagne pas assez et elle a du mal à faire vivre sa famille au quotidien. Elle est obligée de faire ce travail, mais ce n'est pas facile. La vente de voiles rapportait plus, mais demandait plus d'investissement, il fallait louer une boutique et c'était plus cher. Elle est donc maintenant dans l'informel, mais avec moins de problèmes, car elle ne doit pas payer de boutique.

Pour elle, le lieu de son travail est idéal. Elle *n'a pas de problème* avec les clients et ne se plaint pas de sa situation.

SELEMBOUHA MINT MBARECK

Elle s'appelle Selembouha Mint Mbareck. Elle dit avoir 50 ans à peu près. Elle a trois enfants et elle vend du tabac et du thé. Son mari ne travaille pas ; il a lui aussi 50 ans. Depuis sa naissance, elle vend le tabac et c'est avec ça qu'elle arrive à nourrir sa famille. Elle habite dans l'ancienne *kebbe*, au 6^{ème} [un arrondissement de Nouakchott], elle est triste car n'a pas été recasée [lors de la restructuration du quartier].

Elle n'aime que ce milieu, ce lieu : le marché. Et que la vente du tabac. L'endroit où elle vend est le meilleur pour ça. Une fois, elle est allée au Sénégal pour vendre, mais elle est revenue à Nouakchott, car *ça ne gagnait pas là-bas*. Ici, parfois elle gagne et parfois, elle ne gagne pas, quand elle gagne, c'est en principe entre 500 et 1.500 UM par jour, mais la question n'est pas très importante pour elle.

Elle est née à Nouakchott. Elle a le droit d'être ici car l'espace appartient à l'État, si elle n'est pas dans une boutique, c'est qu'elle n'a pas assez d'argent pour en louer une. Ici personne ne « l'emmerde » et c'est une bonne chose. Elle ne connaît que le 6^{ème} et le marché où elle vend. Elle ne se rend jamais ailleurs dans la ville. Avant les événements mauritano-sénégalais, elle habitait déjà dans une *gazra*⁶. Une fois, son hangar a brûlé. Elle est Mauritanienne à 100%, mais *son grand problème*, c'est qu'elle ne retrouve pas ses papiers qui ont brûlé et donc elle est une citoyenne sans papier.

Dans sa famille, personne à part elle ne travaille. Les deux jeunes, de 30 ans et de 25 ans, ne travaillent pas ; ils n'ont pas de travail, alors ils sont à la maison. *Le grand problème* pour elle et sa famille, c'est le manque d'argent. Et comme elle ne vole pas, elle ne peut compter que sur ce qu'elle gagne.

² Sorte de couvert en toile

³ C'est-à-dire : « Elle n'a pas été formée pour un tel travail », ou « Ce n'est pas le travail qu'elle aurait souhaité exercer ».

⁴ Expulsions des vendeurs informels du marché

⁵ 300 UM = 1 Euro

⁶ Un type de quartier précaire



OUMAR OULD SOULEYMANE

Il s'appelle Oumar Ould Souleymane. Il est Maure et a fait le Coran et connaît un peu de français, car il est allé jusqu'en première année de collège. Il a 16 ans et il habite vers Kaédi à Mbout, mais il est à Nouakchott depuis 1 mois et 20 jours, à flot L [quartier de Nouakchott]. Il vend des journaux et des cartes de recharge pour les téléphones portables. Ils ont un système, il prend les journaux chez les grossistes. Il gagne 50 UM sur un journal de 200, et 25 UM sur un journal de 100 UM, les grossistes reprennent les invendus. Pour les cartes, ce n'est pas la même chose, il gagne 80 UM sur une carte de 1.000 UM chez Mattel⁷ par exemple. Il paye les cartes à la société, mais doit d'abord se débrouiller pour trouver l'argent pour les acheter. Pour cela, il prend un crédit avec un patron ou un parent, puis il rembourse une fois qu'il a vendu les cartes. Jusqu'à présent, il doit prendre à chaque fois un crédit. Il gagne 20, 25 ou 30.000 UM, ça dépend des mois. Avec ça, il donne l'argent pour les parents, puis il achète les habits, la nourriture. Il va d'abord payer les

journaux, *il va puiser*, puis il les vend sur De Gaulle, car c'est là qu'il trouve tous ses bénéfécies. Pour lui, cette avenue, c'est la porte d'entrée de la ville, car tout le monde passe par là, toute la ville, c'est pourquoi il vend bien. Depuis qu'il est à Nouakchott, il n'a jamais changé de place.

Il n'aspire à rien d'autre pour le moment, il n'a pas envie de changer de travail, *il n'a pas fait beaucoup de temps*, mais il connaît des grands patrons qui restent dans leur voiture et grattent la carte, puis prennent la poudre d'escampette. Ces bandits, ce sont des patrons, c'est surtout des jeunes de Tevragh Zeïna qui ont de belles voitures, et qui viennent, grattent et prennent la fuite.

Dès qu'il a tout vendu, il retourne, puis prend un autre stock, et travaille plus. *Il n'a pas de problème*. Le seul problème, ce sont les voleurs et les agresseurs la nuit, et les patrons qui sont parfois des bandits, alors que, normalement, ce sont les pauvres qui doivent voler, pas les patrons.

7 Un opérateur de téléphonie mobile

